Publication de la  Société slave de Paris.

LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an.	5 »

Pour la province et l'étranger :

Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	5
Un an.	20

On s'abonne à la librairie de BLOSSE, passage du Commerce, 7, à Paris.

LA POLOGNE s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, CYPRIEN ROBERT, passage du Commeece, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

2e Année. — Numéro 21. — 14 Octobre 1849.

Des conditions de succès de la Turquie
DANS SA RÉSISTANCE AUX AUSTRO-RUSSES.

La rupture déjà à moitié consommée entre le Sultan et les Austro-Russes, menace l'Europe entière d'une longue conflagration. Les légations de France et d'Angleterre à Constantinople ont noblement soutenu la Porte dans son refus d'obtempérer aux exigences barbares des cours alliées. La question de principes est désormais tranchée dans un sens contraire aux Austro-Russes. Le général Aupick et sir Stratford Canning ont répondu au divan par une note collective, que les traités de Kutchuk-Kainardji et de Passarovitch invoqués par la Russie et l'Autriéhe, ne justifient en rien leur demande d'extradition des réfugiés. Lesdits traités laissent formellement à la Turquie le droit d'interner tous les réfugiés quelconques qu'elle ne voudrait pas livrer. En internant ceux de Vidin, la Porte a donc rempli religieusement toutes ses obligations : le refus d'extradition est son droit. Mais, qu'importe aujourd'hui le droit ? Il s'agit de la force ; et en s'exposant à succomber sous la force, martyr de la cause de l'humanité, *le sultan*, comme l'ont écrit plusieurs journaux, *se montre* vraiment à cette heure *le prince le plus chrétien de l'Europe*.

Heureusement, tout fait espérer que la Porte trouvera, au besoin, des alliés pour sa lutte. L'Europe semble se réveiller enfin de sa longue torpeur. Partout la presse réprouve avec indignation la demande inique du tsar. Les journaux anglais, même les plus modérés, condamnent l'empereur Nicolas. « La conduite de ce prince, dit l'*Examiner*, prouve à quel point il est dominé par des passions brutales et cruelles. Mais, quelque grande qu'elle soit, sa puissance n'atteindra pas au but de ses mauvais désirs. » On lit dans la *Britannia* : « L'Angleterre répugne profondément à la guerre, car toute sa grandeur repose sur la paix. Mais la nécessité est la première des lois ; et la protection de Constantinople est devenue la première nécessité pour le monde civilisé. La Russie envahissante pourrait bien, à la fin, ne pas se trouver elle-même à l'abri d'une invasion. Quelques millions de francs, distribués parmi ses sujets tatares d'Asie, les armeraient sans peine contre le Moscovite. Le facile bombardement de Kronstadt laisserait Pétersbourg à découcouvert, On pourrait ranimer la Pologne ; et une année de guerre suffirait pour détruire l'échafaudage des siècles. » La presse française, même conservatrice, s'exprime, dans la question turque, d'une manière analogue. Malgré de si unanimes protestations, rien pourtant n'indique que la volonté du tsar ait fléchi. Comment, en effet, après s'être tellement avancé, pourrait-il reculer sans perdre son prestige? Ce n'est pas seulement le protectorat sur l'Orient qui lui échapperait ; ce grand protecteur de l'ordre européen verrait encore son influence annulée, ridiculisée en Occident. Non, il n'est pas probable qu'il recule.

L'heure décisive paraît donc arrivée pour l'Orient. La Russie qui s'est ouvert, après tant d'efforts, le chemin de Stambol, renoncera-t-elle à une proie que son œil couve depuis si longtemps? Suivant la volonté toujours vivante de Pierre-le-Grand, le démembrement de la Pologne ne devait être qu'une préparation à celui de la Turquie. Pendant qu'il montrait, à l'Europe aveuglée, sa guerre de Hongrie comme une réaction contre-révolutionnaire, le tsar prenait habilement position au cœur même des provinces turques. La chute de la Hongrie a été, pour les Ottomans, l'annonce d'une invasion inévitable : Abdul-Medjid ne s'y est pas plus trompé que Stratford-Canning et le général Aupick. Tous viennent de faire leur devoir. Dans l'attente de plus en plus

fondée de l'arrivée d'une escadre auxiliaire française, ayant déjà la flotte britannique ancrée dans ses parages, la Turquie couvre, avec sa flotte, le Bosphore contre toute surprise, en même temps qu'un camp de 100,000 réguliers protége Stambol par terre, et qu'une autre forte armée, échelonnée le long du Danube, observe les Russes au-delà du fleuve.

Sans doute l'intervention anglo-française est de nature à rassurer les amis de la Turquie : pourtant cela ne suffit pas. La France, l'Angleterre même, se lasseraient à la longue de soutenir un empire qui ne se soutient pas lui-même. Après une campagne, fût-elle heureuse, contre les envahisseurs du nord, l'Angleterre serait la première à souscrire au démembrement de cette Pologne musulmane dévorée par l'anarchie. Outre les secours militaires de l'étranger, il faut à la Turquie, pour triompher, quelque chose de plus sérieux : il lui faut la réforme intérieure. Cette réforme a certainement fait de grands progrès depuis vingt ans. Le hati-scherif de Gul-Hané a ouvert une ère nouvelle ; mais pour que le divan puisse résister longtemps à la Russie, il ne suffit plus de l'égalité religieuse du chrétien et du musulman, il faut encore opérer leur complète assimilation politique, en les déclarant tous indistinctement aptes aux fonctions administratives et au service militaire. Pour se consolider à Stambol, les Ottomans doivent renoncer, sans retour, à leur idée féodale de races privilégiées et de religion d'état. Si l'Autriche, déjà à moitié démembrée a dû son salut momentané au dévouement des Slaves, à combien plus forte raison n'en serait-il pas de même pour la Turquie si, élargissant le hati-scherif de Gull-Hané, le sultan en publiait un nouveau plus complet, qui consacrerait, comme une conséquence de l'égalité civile et religieuse déjà admise, l'égalité politique de tous les peuples et de tous les cultes de l'empire.

Le résultat immédiat d'une pareille déclaration serait de tripler, en quelques mois, les forces militaires du croissant. Appelée sous les drapeaux, en vertu de ses droits nouveaux, la jeunesse chrétienne aurait bientôt élevé à un demi million de soldats l'effectif de l'armée du sultan. On fait, contre cette mesure, l'objection redoutable que la propagande russe a complètement tourné les raïas slaves contre la Porte, que leur mettre, en ce moment, des armes entre les mains, ce serait armer ses propres ennemis. Nous acceptons de confiance l'exactitude du fait ; mais on ne doit pas craindre pour cela de proclamer le principe, sauf à subordonner ensuite l'application aux nécessités de salut public. Les raïas ne sont pas tous, sans exception, les ennemis de la Porte. On peut ne recevoir dans l'administration et dans l'armée ottomane, que ceux dont la fidélité est prouvée, ou dont on peut, par des combinaisons quelconques, paralyser le mauvais vouloir. L'Autriche elle-même n'enrôle-t-elle pas des magbyars en masse sous ses drapeaux, quelque hostiles que lui soit, à si bon droit, la race maghyare ? Et la Russie n'en fait-elle pas autant à l'égard des Polonais, qui lui sont certes beaucoup plus hostiles que les raïas ne peuvent l'être à la Turquie ?

Sur quelle base, par exemple, se fonde la durée actuelle de l'insurrection dans la Croatie turque, autour de la forteresse de Bihateh, et dans une partie de la Bosnie ? Précisément sur cette fatale distinction politique entre musulman et chrétien. En effet, qui soutient cette insurrection ? Les musulmans eux-mêmes ? Pourquoi ? Parce qu'égalés civilement au raïa, et obligés de payer, sans exception, tous les impôts qu'il paye, les spahis se trouvent, de plus, soumis à la conscription militaire, dont le raïa est exempt ; d'où il suit que, dépouillés de tous les priviléges anciens des musulmans, ils en conservent pourtant toutes les charges. C'est cet absurde état de choses qui pousse à la révolte les spahis musulmans de Bosnie, d'accord sur ce point avec leurs raïas même, qu'ils opprimaient naguère et dont ils sont maintenant les complices contre la Porte. La scission, autrefois profonde entre ces deux classes d'habitants de la Bosnie, a disparu, remplacée par l'union dans la haine commune de l'Osmanli. Si le système de restrictions de la Porte amène de pareils résultats, comment peut-on balancer à l'abolir ? En persistant à se défier des raïas et à leur interdire l'entrée dans son armée, la Porte ferait comme un geôlier qui s'enferme lui-même dans sa prison pour mieux garder ses captifs. Alors, le prétendu libérateur du Nord viendra briser sans peine des chaînes rongées par les siècles, pour en imposer, à son tour, de nouvelles plus solides, aux captifs comme aux geôliers.

Ce n'est pas de cette année que date la coalition austro-russe. Mais, ce n'est pas non plus d'aujourd'hui que datent les aspirations des Roumains et des Slaves vers une existence politique. En satisfaisant les légitimes désirs de ces derniers, en leur accordant spontanément plus que la Russie et l'Autriche ne peuvent et ne veulent leur donner, la Porte aurait en eux des auxiliaires enthousiastes. Alors, la propagande russe serait pour jamais brisée : alors, Serbes et Bulgares franchiraient avec joie le fleuve, pour ainsi dire médiateur, qui les sépare sans les disjoindre d'avec les Moldo-Valaques, afin de s'élancer avec eux à la défense des frontières communes de la grande fédération orientale. Le principe de l'égalité politique entre peuples comme entre individus, développera chez toutes les races de la Turquie une vie nouvelle. Quant même, en raison de leur ardeur et de leur nombre, les chrétiens émancipés obtiendraient dans l'empire la plus grande part d'influence, la Turquie n'en serait pas moins mise pour toujours à l'abri contre les attaques du dehors ; elle défierait le Moscovite, elle ne craindrait plus d'être effacée de la carte. Ces provinces classiques, les plus belles de l'Europe et depuis si longtemps les plus stériles, cette terre privilégiée, berceau de la philosophie, de l'islamisme, et de la religion chrétienne, verrait enfin se réconcilier ces antiques rivales, sous l'inspiration toute puissante d'une civilisation vraiment cosmopolite. — Nous venons de voir comment, par de sages réformes, le génie musulman, uni au génie chrétien peut réussir à refouler au fond de ses steppes la centralisation moscovite, en lui opposant sur le Danube une fédération de peuples, fondée sur des principes diamétralement opposés à ceux du tsarisme. Voilà de quelle

façon l'intervention armée de la France et de l'Angleterre peut espérer d'élever en Orient un rempart solide, qui mette enfin un terme aux envahissements austro-russes dans le midi de l'Europe.

Des phases diverses de la guerre hongroise et de sa fin.

Des notes étendues, que nous recevons des réfugiés polonais de Vidin, nous permettent de jeter un regard d'ensemble sur la grande insurrection désormais terminée de la Hongrie. Cette insurrection remonte à la première révolution viennoise qui, en mettant la cour fugitive d'Autriche à la discrétion des magnats hongrois, avait exalté à l'extrême leurs ambitieuses espérances. Un mot de leur bouche suffisait pour que les plus fidèles serviteurs fussent aussitôt éloignés ou même déclarés traîtres à la patrie. Tel avait été le sort du ban Jelatchitj, accusé, certes bien à tort, de trahir l'intérêt dynastique. Enfin, ce singulier traître parvint à convaincre la cour de son fanatique dévouement; et un édit du 30 octobre 1848 le nomma subitement gouverneur-général de toute la Hongrie. Ce coup d'état était trop violent pour que l'orgueil national des maghyars pût y souscrire. Ayant déjà contre eux les Slaves de la Hongrie, ils ne craignirent pas de s'aliéner l'Autriche dynastique entière. Seule contre tous, cette race maghyare accepta la lutte avec un enthousiasme sublime.

Ayant mis Kossuth à sa tête, la diète de Pest décréta une levée insurrectionnelle de 200,000 hommes, avec les fonds et crédits nécessaires pour leur entretien. En même temps, 24,000 soldats impériaux cantonnés autour de Pest prirent spontanément le drapeau tricolore hongrois, blanc, rouge et vert. Mais le manque de numéraire rendait les préparatifs de guerre beaucoup trop lents pour qu'il fût possible aux maghyars d'aider efficacement leurs amis, les démocrates de Vienne, assiégés par 100,000 impériaux sous Jelatchitj et Windischgrætz. Trop inférieurs en nombre et surtout en tactique vis-à-vis des vieux praticiens de l'Autriche, l'armée maghyare fut presque détruite à Schwechat, et sema de 6,000 morts le chemin de sa fuite vers Raab et Comorn. De mai 1848 jusqu'en janvier 1849, il suffit des Serbes et des Slavoniens sous leurs généraux Chuplikats, Todorovitj et Knitchanin, pour soutenir presque à eux seuls, victorieusement, tous les assauts mal combinés des maghyars. En outre l'hiver, sur lequel on comptait le plus pour arrêter l'invasion autrichienne, l'hiver déconcerta par sa rigueur tous les plans de défense de Kossuth, en faisant passer sur de solides ponts de glace la cavalerie et l'artillerie même des impériaux à travers les rivières et les marécages, jusqu'aux positions les plus inaccessibles. Ainsi s'explique l'abandon subit de Pest, et la retraite sur Debreczin.

Cependant, le général Bem qui, après la reddition de Vienne, s'était échappé de cette ville, caché, à ce qu'on assure, dans un cercueil, parvint à réorganiser les débris de l'armée hongroise. La légion académique de Vienne l'ayant rejoint avec une autre légion viennoise, dite la *légion des morts* ou des prolétaires, l'enthousiasme maghyar se ranima. Le nombre des volontaires galiciens s'accrut également au point de pouvoir former deux légions polonaises de plus de 10,000 hommes d'élite. De leur côté, les riches magyars offraient à la patrie jusqu'à leur vaisselle et leurs bijoux. Plusieurs équipèrent à leurs frais des régiments entiers, à l'aide desquels Bem ne tarda pas à reconquérir toute la Transylvanie. L'arrivée de Dembinski à Debreczin, et ses premières leçons de stratégie aux jeunes généraux de l'insurrectiou, rehaussèrent encore la confiance. Ce fut alors qu'avec 60,000 honveds, et autant de landsturm conduite par Kossuth, Dembinski risqua une première grande bataille qui dura deux jours entiers, à Kapolna, et qui se termina par une complète déroute de Windisgraætz et de son armée. Les deux victoires de Szolnok et de Hatvan suivirent de près ce premier triomphe. Dans plusieurs villes, comme à Arad, les Impériaux furent assaillis et repoussés par les femmes mêmes et les enfants, avec des projectiles de tout genre lancés sur eux du haut des toits.

Dès-lors, rien n'empêcha plus les Hongrois de commencer leur marche concentrique sur Buda-Pest, à la poursuite des divers corps impériaux, qui se repliaient tous vers la citadelle de Bude, où le prince Windisgrætz, endormi dans une superbe oisiveté, attendait encore le résultat de ses proclamations aux rebelles. Grâce à ce présomptueux adversaire, les maghyars purent reprendre Pest, s'avancer jusqu'à Presbourg, et menacer Vienne dégarnie de soldats. Mais Dembinski ne put jamais les décider à franchir la frontière hongroise. Ils ne voulaient se battre que pour leurs foyers; ils répugnaient surtout à aller porter la guerre dans le pays et pour la cause de leurs confédérés polonais. Cet égoïsme national les perdit.

La Russie, qui s'était tenue jusque-là sur une défensive pleine de réserve, lança alors au secours de l'Autriche 120,000 soldats qui, débouchant par les Karpathes, inondèrent les plaines de la Theiss, pendant que les Autrichiens reprirent l'offensive tout le long du Danube.

Le seul moyen de salut était la concentration rigoureuse de toutes les forces sous un seul chef. Kossuth le sentit, et nomma Dembinski généralissime. Mais Georgey, qui venait de reprendre Bude d'assaut, Georgey, alors à l'apogée de sa popularité, s'indigna qu'on lui eût préféré un rival. Il refusa obéissance à Dembinski, et se mit en tête de résister sous Comorn, avec son corps seul, à 80,000 Autrichiens. La malheureuse bataille d'Acs, livrée et perdue par lui, fut le premier anneau de cette longue série de fautes qui, de degré en degré, amenèrent cet ambitieux jusqu'à sa honteuse trahison. L'influence qu'il exerçait sur les autres généraux, notamment sur Vetter et Perczel, les décida à se dérober également à la direction de Dembinski.

Ce dernier, impuissant, dut, pour la troisième fois, donner sa démission. Debreczin recevait dans ses murs l'avant-garde du prince Paskiewitch. Abondonnée par Georgey, Pest se soumettait à Haynau. La diète et le gouvernement s'enfuyaient à Szegedin, où toutes les divisions dissoutes

avaient ordre de se rallier, et où l'on attendait toujours Georgey. Mais, ce général traitait alors avec Paskiewitch pour lui livrer sa patrie. Il se garda donc d'aller au secours de ses frères, et se dirigea sur Arad, où Kossuth accourut personnellement pour s'entendre avec lui. L'entrevue fut amère. « A la tête de la seule armée qui méritât encore ce nom, Georgey, écrit Kossuth, m'a déclaré qu'il ne voulait plus obéir, mais gouverner. Je l'ai conjuré de rester patriote et dévoué à la nation, et je lui ai cédé la place. »

Pendant ce temps, Dembinski avec les débris de l'armée de Szegedin, épuisait ses talents militaires pour opérer entre les trois corps victorieux de Paskiewitch, Jelatchitj et de Haynau, sa dernière retraite vers Temeswar, où il comptait rejoindre Bem et gagner avec lui des gorges de facile défense, dans les montagnes de la Transylvanie. Ce plan réussit jusqu'à Temeswar, où l'inflexible Bem, décidé à jouer le tout pour le tout, voulut risquer encore une grande bataille. D'abord vainqueur, il finit par être écrasé. La légion polonaise, grâce à son général Wysocki, échappa seule en bon ordre, à la déroute de Temeswar.

La nouvelle de cette catastrophe fut avidement exploitée à Arad, par le nouveau dictateur Georgey, qui disposa aussitôt son armée en bataille au hameau de Vilagos, devant la division russe du général Rudiger. Alors, la Hongrie eut le spectacle inoui d'un corps bien équipé, de 30,000 de ses enfants, avec 140 bouches à feu, rendant les armes sans combat.

Démoralisés par cet exemple, les autres corps hongrois qui formaient encore un total de plus de 100,000 hommes, achevèrent de se débander. Peterwaradin et Comorn tenaient encore. La possession de ces deux formidables places, approvisionnées pour un an de siège, eût suffi pour prolonger encore longtemps la lutte. Comorn, à la pointe de l'île de Schutt, au confluent du grand et du petit Danube, permettait de tenir à la fois en échec le commerce de Vienne et l'armée autrichienne. Au sud-est, Peterwaradin tenait en bride l'invasion russe et dominait le Danube. En outre, cette *citadelle-vierge* formait un admirable trait d'union entre l'insurrection des magyars et celle qui aurait pu naître chez les Jugo-Slaves, dégoûtés enfin de leur Jelatchitj. Mais, plutôt que de tendre la main à des Slaves libres, comme le demandaient à grands cris Dembinski, Bem et Kossuth, le dernier dictateur maghyar préféra jeter la Hongrie aux pieds des deux empereurs.

Au milieu de tant de fautes et de trahisons du parti ultramaghyar, ce qui console, c'est de voir l'admirable conduite des Polonais à ce moment suprême. Restée inépuisable dans son dévouement à la cause commune, leur dernière légion, quoique horriblement décimée par des combats de chaque jour et de chaque heure, conservait une discipline inflexible.

Seule en mesure, par son parfait état moral, de couvrir la déroute et d'assurer le passage en Turquie, cette légion fut chargée, par Kossuth, d'occuper Orchowa. Par leur courage à conserver cette position en face des Austro-Russes, les Polonais devinrent la providence de la Hongrie, d'où se précipitèrent, pendant une semaine, des masses d'émigrants, allant demander leur salut à la Turquie. Ce ne fut qu'à la dernière extrémité que la légion polonaise franchit le Danube à son tour, après avoir adressé aux Hongrois, par l'organe de son général Wysocki, une proclamation d'adieu, où sont exprimés les motifs de confraternité, qui avaient amené les Polonais sur la Theiss, et leur espérance de voir la Hongrie renaître un jour par une franche réconciliation entre les Slaves et les maghyars. L'un des plus éminents propagateurs de cette politique médiatrice, puissant pour cela depuis longtemps chez les Slaves, prit alors des mains de Wysocki le commandement de la légion, forte encore de 700 soldats et de 200 officiers; et, dérobant ainsi leur proie aux garnisons russes de Valachie, il la fit entrer en Serbie, où il obtint pour elle l'accueil le plus hospitalier, malgré les rancunes trop motivées des Serbes contre les maghyars et leurs auxiliaires. Ce fut sous la conduite de ce nouveau chef que la légion polonaise traversa la Serbie, et alla rejoindre, sous les murs Vidin, les 5 à 6,000 maghyars qui y sont aujourd'hui campés, attendant que l'Europe décide de leur sort. Ainsi a fini cette campagne héroïque, que l'hostilité entre Slaves et maghyars a seule empêché d'atteindre son but, l'affranchissement de la Hongrie, et par contre-coup l'affranchissement de l'Europe du vieux joug de la sainte-alliance.

NOUVELLES.

La question d'extradition des refugiés hongro-polonais est sur le point d'amener un revirement complet dans la politique européenne. L'Angleterre réagit si fortement à la cour de Schœnbrunn contre la Russie, qu'on y parle d'un changement de ministère. MM. les russophiles Schwartzenberg et Bach en sont venus à offrir leur démission.

— Ce qui augmente les embarras du cabinet de Vienne, ce sont les députations que les diverses provinces envoyent toutes spontanément à Vienne, chacune pour protester contre quelques dispositions de la charte octroyée. Les députations slovaques et ruthéniennes agissent seules dans un sens très-conforme au plan ministériel. Mais les envoyés roumains de la Transylvanie parlent un langage assez peu rassurant. Ils demandent que leur nationalité, forte en Autriche de trois millions d'hommes, soit reconnue comme autonome avec une administration unitaire, et dans sa langue. Appelé à Vienne par une lettre autographe du jeune empereur, le patriarche de tous les Serbes, Raïatchitj, travaille également à la cour de Schœnbrunn en faveur de sa chère Voïevodie, pour laquelle il reclame une constitution à part, que le ministère feint de vouloir lui accorder. La députation croate se donne au moins l'air d'insister dans le mêms sens pour la Croatie. Composée d'hommes qui sous le nom de *Vertrauens-mœnner* ont été choisis par le ban, au lieu de l'être par le peuple, cette pretendue députation des trois royaumes slaves du sud, est une de celles qui embarrassent le moins le ministère, car elle est en tout d'accord avec le ban. L'illégalité criante d'une pareille représentation est signalée par les journaux croates, qui objectent que la diète nationale seule a le droit d'envoyer des députations à Vienne au nom du pays; que cette diète ayant laissé, avant de se séparer, un comité pour tenir sa place, c'était à ce comité intérimaire à nommer la députation. Enfin, le parti conservateur maghyar vient joindre, lui aussi, son programme à celui des autres nationalités. Il réclame le maintien de la diète et des institutions hongroises, acceptant d'ailleurs le principe de l'égalité politique la plus complète entre les maghyars et les autres peuples de la Hongrie. Les longues conférences tenues à Vienne entre les ministres et les généraux Radetzky, Jelatchitj et Haynau, pour la réorganisation de l'empire, para issent n'avoir abouti à rien.

Cyprien ROBERT.

Montmartre. — Impr. Pilloy frères et comp., boulevard Pigale, 48.